

histoire se trouve mêlée à celle des principaux héros de la Grèce. Pélée lui dut la vie, et apprit de lui de quelle manière il pourrait triompher des refus de Thétis. Une grotte inaccessible, dans les vallées du Pélion, lui servait de retraite; il en fut chassé par les Lapithes, et se réfugia sur les rives de la mer Égée. Hercule, en poursuivant les autres Centaures, ne reconnut pas Chiron, qui avait été son précepteur. Une flèche, trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, atteignit au genou le Centaure. D'atroces douleurs lui firent désirer de pouvoir mourir. Jupiter, exauçant ses vœux, lui retira l'immortalité, mais il occupa dans le zodiaque une place sous le nom de Sagittaire. Les Centaures, ses compagnons, furent exterminés par Hercule. Quelques-uns, échappés au carnage, passèrent dans l'île des Syrènes et y moururent de faim. D'autres se fixèrent en Arcadie; mais, ayant voulu attenter à l'honneur d'Atalante, cette chasseresse les perça de ses flèches, et ils disparurent entièrement. Ocyroé, fille de Chiron, savait prédire l'avenir. Elle fut métamorphosée en cavale pour avoir annoncé à Esculape sa funeste destinée.

Parmi les disciples de Chiron, on distinguait Hercule, Esculape, Jason, Castor, Pollux, et Achille, dont il prit un soin particulier.

DIVINITÉS DES MERS.

L'OCÉAN ET THÉTIS.

L'Océan, le plus grand des dieux de la mer après Neptune, eut pour épouse Thétis, sa sœur, qui, mère de Nérée et de Doris, est l'aïeule de la jeune Thétis. Jupiter s'éprit de la beauté de cette dernière; mais le Destin lui ayant révélé qu'elle donnerait le jour à un fils qui effacerait la gloire de son père, il renonça à son amour et la maria à Pélée; elle mit au monde Achille, dont on lui avait prédit et les exploits et la mort sanglante. Pour préserver son fils d'un si funeste sort, Thétis le trempa dans l'onde du Styx en prononçant la puissante formule qui conférait l'immortalité. Mais elle le tenait par le talon, et l'invulnérabilité ne fut pas complète. Pélée, abandonné par la déesse, confia l'éducation de son fils à Chiron; et voici en quels termes Achille raconte lui-même sa vie près du Centaure :

Quand, du sein maternel, porté dans ce séjour
Où mes premiers regards se sont ouverts au jour,
Ce vieillard vertueux, qui m'a servi de père,
Eut daigné m'accueillir, on dit qu'un soin sévère
De ma bouche écarta ce nectar nourricier,
Doux tribut qu'une mère aime tant à payer,

Et tous ces aliments, vulgaire nourriture,
 Qu'offre aux faibles humains l'indulgente nature,
 Aux cris de mes besoins sans cesse renaissants,
 Ni Cérès, ni Bacchus, n'apportaient leurs présents,
 Mais des lions, des ours, mes lèvres dévorantes
 Suçaient le sang, pressaient les chairs encor vivantes;
 Et ce repas sauvage, il fallait l'acheter!
 Sur les pas du Centaure, il fallait affronter
 D'une mer en courroux l'effrayante menace,
 Le fracas d'un torrent qui, sur des monts de glace,
 De rochers en rochers, tombe, écume et mugit;
 Rire au tigre qui gronde, au lion qui rugit;
 Ou seul, d'une forêt profonde, spacieuse,
 Contempler sans pâlir l'horreur silencieuse.
 D'une armure, bientôt, mon corps soutint le poids,
 Mon bras un bouclier, mon épaule un carquois;
 Bientôt je marchai ceint de ma première épée,
 Et je la rapportai d'un noble sang trempée;
 Je bravais des saisons les outrages divers,
 L'air brûlant des étés, la glace des hivers.
 Sur un lit de duvet, bercé par la mollesse,
 Jamais un doux concert n'endormit ma paresse:
 Sur la pointe d'un roc j'aimais à sommeiller,
 Et le bruit des torrents ne pouvait m'éveiller.
 Ainsi coulaient, pour moi, les beaux jours de l'enfance;
 Ainsi je préludais à mon adolescence.
 J'appris alors à vaincre un coursier indompté:
 Sur sa croupe rebelle avec orgueil monté,
 Tantôt je devançais les cerfs ou le Lapithe
 Qui, d'un pas effrayé, précipitait sa fuite;
 Et tantôt je suivais, d'un élan aussi prompt,
 Le vol d'un trait ailé qu'avait lancé Chiron.
 Souvent, dans la saison au repos consacrée,
 Quand du fleuve engourdi le souffle de Borée

A peine avait fixé le cristal frémissant,
 Un regard de Chiron sur ce miroir glissant
 M'ordonnait de courir, sans que mon pas agile
 Blessât, en l'effleurant, son écorce fragile.
 C'étaient là mes plaisirs; dirai-je mes combats,
 Mes dangers, Pélion dépeuplé par mon bras,
 Et ces bois étonnés de leur vaste silence?
 Je n'aurais point osé déshonorer ma lance
 En frappant ou le lynx qui me voit, tremble et fuit,
 Ou le cerf innocent qu'effarouche un vain bruit:
 Il fallait braver l'ours à la forme effrayante,
 Le sanglier armé de sa dent foudroyante,
 D'un carnage récent le tigre ensanglanté;
 Ce n'était rien: d'Alcide émule redouté,
 Il fallait terrasser une lionne mère,
 De son corps hérissé défendant son repaire,
 Roulant d'un air affreux ses regards menaçants,
 Épouvantant l'écho de ses rugissements;
 Enfin l'âge m'ouvrit une digne carrière:
 J'appris, je devorai la science guerrière;
 Tous les secrets de Mars furent bientôt les miens:
 Bientôt je maniai l'arme des Péoniens,
 Le dard que, d'un bras sûr, lancent les Massagètes,
 Et le fer recourbé qu'ont inventé les Gètes,
 Et l'arc, dont le Gélon marche toujours armé.
 Aux jeux sanglants du ceste enfin accoutumé,
 J'aurais pu défier le Sarmate intrépide.
 J'appris jusqu'à cet art vulgaire, mais perfide,
 De lancer un caillou qui, trois fois balancé,
 S'échappe, siffle, et vole au but qu'on a fixé.
 Mais, tout récents qu'ils sont, à peine ma mémoire
 Peut rappeler, vous-même à peine pourriez croire
 A quels travaux divers je me suis exercé.
 Chiron parle, et soudain d'un immense fossé

Mon vaste élan franchit et joint les deux rivages ;
 Chiron parle, et courant sur ces rochers sauvages
 Où croit la ronce, où vit le reptile odieux,
 Je m'élançai au sommet d'un mont voisin des cieus,
 Aussi rapidement que je rase une plaine.
 D'un éclat de rocher, qu'il soulève avec peine,
 Chiron arme sa main, me défie au combat,
 Il le lance ; j'attends, intrépide soldat,
 Et sur mon bouclier solide, impénétrable,
 Je reçois, en riant, le choc épouvantable.
 J'arrête, seul, à pied, quatre coursiers fougueux
 Faisant, d'un vol égal, rouler un char poudreux....
 Chiron, qui daigne aussi cultiver ma mémoire,
 Aux talents d'un soldat ne borne point ma gloire :
 Il m'explique le monde, et les ressorts divers
 Par qui tout est, se meut, agit dans l'univers ;
 Des peuples, avec lui, déroulant les annales,
 J'y vois leurs mœurs, leurs lois, leurs discordes fatales,
 Leurs succès, leurs revers et leur chute... j'apprends,
 Mais pour les détester, les noms de leurs tyrans.
 Sa prudence a voulu m'initier encore
 Aux utiles secrets que le dieu d'Épidaure,
 Pour le soulagement des malheureux humains,
 A confiés, dit-on, à ses savantes mains.
 Il m'apprend, et lui-même est mon premier modèle,
 A consulter toujours la justice éternelle,
 A dompter mon orgueil et mon ressentiment,
 A ne trahir jamais les lois ni mon serment,
 A choisir mes amis, à leur être fidèle ;
 A chérir ma patrie, à m'immoler pour elle ;
 Surtout à révérer, par de pieux tributs,
 Le ciel qui fait, soutient, couronne les vertus.

LUCE DE LANGIVAL, *Achille à Scyros*, chant II.

TRITON, PROTÉE, PORTUMNUS, GLAUCUS, ÉOLE, LES SYRÈNES, CHARYBDE ET SCYLLA, CIRCÉ, LES HARPIES.

Nous avons parlé ailleurs de toutes ces divinités, qui composaient la cour de Neptune. Nous n'en dirons ici que peu de mots.

Triton, fils de Neptune et de Salatia, avait la figure d'un homme jusqu'à la ceinture, et le reste du corps terminé par une double queue de poisson. Il précédait le char du dieu des mers en sonnant de la conque. Les Tritons, ses fils, lui ressemblaient.



Protée, fils de l'Océan et de Thétis, était le gardien des troupeaux de Neptune. Il lisait dans l'ave-

nir; mais, pour obtenir de lui la moindre révélation, il fallait lui faire violence. Le berger Aristée, ayant perdu ses abeilles, pria sa mère Cyrène de l'aider à réparer ce malheur, et elle lui répondit :

Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène est sa patrie; et, dans ce même jour,
Vers ces bords fortunés il hâte son retour.
Les Nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce dieu la science sacrée.
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir;
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connaîtras d'où naissent tes revers.
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer; son cœur, sourd à la plainte,
Résiste à la prière et cède à la contrainte.

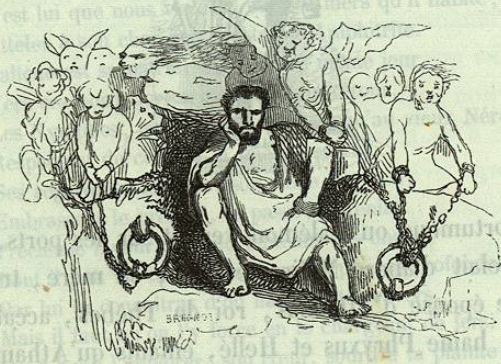
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
Où sommeille ce dieu sorti du sein des flots.
Là, tu le surprendras dans les bras du repos.
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
Serpent, il s'entrelace; et lion, il rugit;
C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit :
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de tes chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.

VIRGILE, traduction de Delille.



Portumnus ou Palémon veillait sur les ports. Il s'appelait d'abord Mélicerte. Ino, sa mère, troisième épouse d'Athamas, roi de Thèbes, accabla de sa haine Phryxus et Hellé, enfants qu'Athamas avait eus d'une autre union. Ils s'enfuirent, emportant avec eux un superbe bélier dont la toison était d'or. Hellé se noya dans la mer qui reçut le nom d'Hellespont. Phryxus, arrivé en Colchide, sacrifia à Mars son bélier, qui fut placé parmi les signes du zodiaque. Athamas, regrettant à la fois ses fils et son trésor, menaçait Ino et Mélicerte, qui, pour lui échapper, se précipitèrent dans les flots. Ino, admise au nombre des divinités marines, prit le nom de Leucothoé, et Mélicerte celui de Palémon, que les Romains changèrent en celui de Portumnus.

Glaucus, pêcheur d'Aultrione, en Béotie, remarquant un jour que des poissons qu'il avait jetés sur l'herbe s'élançaient aussitôt dans l'eau, s'avisait de manger de cette herbe, et sauta aussi dans la mer. Les dieux marins l'admirent parmi eux.



Éole, dieu des Vents, régnait dans les îles Vulcaniques et était soumis à Neptune, qui lui ordonnait de donner la liberté aux Vents ou de les rappeler dans leurs cavernes.

Les Vents principaux sont :

Borée, qui vient du septentrion. Il enleva Orythie, fille du roi d'Athènes, et en eut Zétés et Calais, qui avaient des ailes et dont les épaules étaient couvertes d'écailles dorées. Auster est le vent du midi; Eurus, celui de l'orient; Zéphire, le plus agréable et

le plus léger de tous les Vents, naît vers le couchant. Compagnon de l'Amour, il a la figure d'un adolescent et les ailes d'un papillon.

Aleyone était fille d'Éole. Un jour qu'elle épiait le retour de son époux Célyx, elle aperçut son cadavre sur les flots. Elle s'élança aussitôt pour le rejoindre; mais les Dieux, touchés de sa fidélité, la métamorphosèrent en oiseau.

Elle frappe les airs de ses ailes naissantes,
Oiseau léger rasant les vagues blanchissantes,
Elle exhale trois fois un cri plaintif et doux;
De son flexible corps enlace son époux;
Palpite, et sur son sein étroitement pressée,
Joint son bec caressant à sa bouche glacée.
O prodige! il paraît s'animer de ses feux!
Ou Célyx a senti ces baisers amoureux,
Ou par le choc des flots sa tête se soulève!...
Il les avait sentis! le prodige s'achève.
Célyx renaît oiseau, s'élançe dans les airs,
Et, près de sa compagne, il plane sur les mers.
Destinés à s'aimer sous leurs formes nouvelles,
A leurs premiers penchants ils sont toujours fidèles.
Sur l'onde, dans son nid, bercé pendant sept jours,
L'Aleyon couve en paix le fruit de ses amours.
Quand l'hiver règne encor, à l'abri de l'orage,
Alors le nautonier s'éloigne du rivage.
Éole, renfermant les vents dans leurs cachots,
Laisse ses petits-fils éclore au sein des flots.

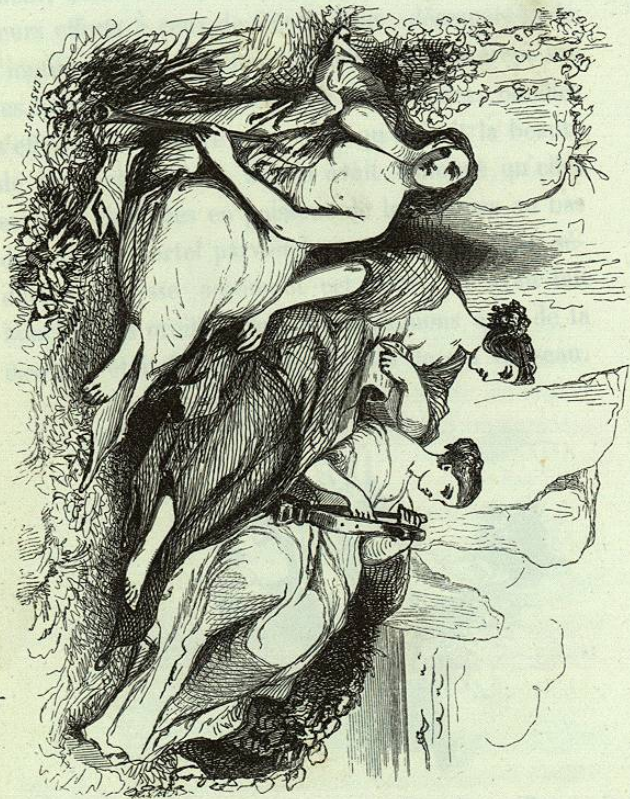
OVIDE, trad. de M. de Pongerville.

Les Syrènes étaient au nombre de trois : Leu-

cosie, Ligée et Parthénope. Ces nymphes, compagnes de Proserpine, au moment de son enlèvement, demandèrent aux Dieux des ailes pour unir leurs efforts à ceux de Cérès. Puis, désespérées de l'inutilité de leurs recherches, elles se retirèrent sur les bords de la mer, au milieu des rochers, où elles s'efforçaient de faire périr ceux qu'attirait la beauté de leurs chants. Le Destin avait annoncé qu'elles seraient changées en poissons de la ceinture au bas dès qu'un mortel parviendrait à résister à leur séduction. Ulysse accomplit cet arrêt. Il avait fait boucher les oreilles de ses compagnons avec de la cire et s'était fait attacher au mât de son vaisseau.



Charybde fut tuée par Hercule, dont elle avait volé les bœufs, et devint une des divinités de la mer.



Scylla, fille d'Hécate et de Phorcys, dieu marin, était une belle nymphe qui fut aimée de Glaucus. Circé, sa rivale, empoisonna la fontaine où elle avait coutume de se baigner : à peine Scylla se fut-elle plongée dans ces eaux dangereuses que sa forme changea : elle eut dix têtes, six queues, trois rangées de dents et douze bras armés de griffes. Elle prit en même temps des instincts féroces : elle avalait des vaisseaux entiers, et avait à sa ceinture des chiens sans cesse aboyants. Les nautoniers qui voulaient éviter Charybde étaient souvent entraînés dans le gouffre de Scylla. De là vient ce proverbe : *tomber de Charybde en Scylla*.

Épouse d'un roi des Sarmates, Circé empoisonna la coupe nuptiale, et se réfugia sur un promontoire de la Campanie.

Fille de la Nuit et du Jour,
Et favorite de sa mère,

Par ses enchantements Circé fit tour à tour
Gronder les cieux, trembler la terre,
Frémir la Nature et l'Amour,
Et pâlir le front de son père.

DEMOUSTIER.

Les Harpies étaient des monstres qui avaient un visage de vieille femme, des ailes et un corps de vautour, des oreilles d'ours et des griffes aux pieds et aux mains ; elles causaient la famine partout où elles passaient.